

# LA MACHINE À ÉCRIRE

## ÉCRIVAINS BUISSONNIERS

### Édith de la Héronnière, Joël Cornuault

C'est un heureux hasard ou une très bonne idée que cette publication concomitante de deux ouvrages d'Édith de la Héronnière, car l'un ne va pas sans l'autre, ils sont les deux faces d'une approche de la Sicile : « Trouver n'est probablement pas le plus important. Mais s'approcher... » L'un, *Du volcan au chaos*<sup>1</sup> (une réédition) est un journal de voyage en même temps qu'un journal de « pensées de nature métaphysique ». Édith de la Héronnière semble préférer la compagnie à la solitude, mais si cette dernière lui échoit elle saura s'en faire une alliée : « Avec elle, je parcours les chemins, rencontrant des êtres décisifs, avec elle, je m'aventure car sa bride est légère. » L'autre ouvrage, *La sagesse vient de l'ombre*<sup>2</sup>, est le récit documenté d'une admiration pour les jardins siciliens. Ainsi à propos des arbres : « En ne laissant voir qu'une partie d'eux-mêmes, alors que sous terre s'étend un réseau de racines au moins aussi vaste que leur déploiement aérien, ils entretiennent le suspens autour de leur personne. Cette manière d'abriter leur secret a quelque chose d'émouvant. » Les racines de la Sicile, nous dira-t-elle, sont grecques, arabes, normandes. Mais n'en va-t-il pas de même avec les êtres qu'elle rencontre ; avec un pays, celui qu'elle parcourt ? « Et s'il vous arrive en route d'être amené à entrevoir l'intimité d'un être, d'un paysage, d'un pays, ne vous appesantissez pas. Repartez vite, en oubliant ce qu'il vous a été donné d'apercevoir l'espace d'un instant, ne courez pas après lui parce que cette réalité n'existe qu'avec la distance requise, comme l'arc-en-ciel dont nul ne peut contester la réalité. [...] Car l'intime subsiste comme la région la plus secrète des choses, celle qui

ne donne pas prise à l'exploitation. Ce que l'on exploite, d'un pays ou d'un être humain, c'est une enveloppe vide. L'intime déjà s'en est échappé. On ne saura jamais tout. Un résidu, en suspens dans l'éther, subsiste », lit-on dans *Du volcan au chaos*. Chaos (ou Kaos), c'est le lieu de naissance de Pirandello, il sera plus d'une fois question de son œuvre : « C'est une ontologie du grain de sable, une poésie du moucheron dans l'œil ». Mais je ne vais plus citer les deux ouvrages, tant ils s'imbriquent, que par une abréviation entre parenthèses : VC pour *Du volcan au chaos*, SVO pour *La sagesse vient de l'ombre*.

« La Sicile me dit non. » Ce pays sait dire non comme les personnages de roman sur lesquels se penchait Édith de la Héronnière dans *Mais la mer dit non*<sup>3</sup> (le Bartleby de Melville, l'Oblomov de Gontcharov, le Côme d'Italo Calvino...) : « La quête du bonheur a tué le bonheur. La nature même du bonheur se révèle essentiellement volatile. Le chercher équivaut à la certitude de ne pas le trouver. » Le bonheur existe-t-il en Sicile où sévit la mafia (cela n'est pas ignoré) ; où la dureté et la douceur se côtoient sans s'éliminer, de même que la beauté et la laideur ? Les jardins y sont des sortes de havres : « Un certain repos d'esprit s'installe à l'ombre des grands arbres et conduit lentement à la détente [...] Une sorte d'éloignement s'installe — loin, loin, loin, c'est cela, leur ombre m'emporte vers un saint des saints au cœur de ma vie, une pièce secrète où m'attendent ceux que j'aime et ceux que j'ai aimés. Les vivants aux morts s'imbriquent. Certains s'en sont allés, à temps et à contre-temps, et pourtant chaque jour je fais le constat de leur intense présence dans les arcanes de mes pensées et dans les rites qui composent l'existence, en alimentent le charme autant que l'épineuse douleur » (SVO). Il est alors, un peu plus loin, question d'une « harmonie impossible à repérer si on a le nez dessus mais que seul le recul permet d'appréhender ». N'est-ce pas ce rêve d'une impossible harmonie (« un imperceptible accord ») qui hantait secrètement *Promenade parmi les tons voisins*<sup>4</sup> ? Édith de la Héronnière évoquait des artistes (Hajdu, de Staël) et des écrivains qui lui sont chers (Italo Calvino, Cristina Campo, Gustaw Herling qu'elle a rencontré, Joë Bousquet<sup>5</sup>, Vladimir Jankélévitch...) : « Derrière la façade bétonnée du visible et du tangible tout un monde scintille, qu'il ne faut pas déranger. [...] Mais pour entrer dans cette épaisseur du réel, dans cet ordre magique du monde, il s'agit de se faire tout petit, de renoncer en quelque sorte au pouvoir, à l'affirmation de soi, afin de mieux observer, écouter, percevoir. » Sommes-nous si loin, par exemple, de l'André Dhôtel de *Rhétorique fabuleuse* ou de *La Chronique fabuleuse* ?

1. Édith de la Héronnière, *Du volcan au chaos*, journal sicilien, Éditions Nous, 2017.

2. Édith de la Héronnière, *La sagesse vient de l'ombre*. Dans *les jardins de Sicile*. Klincksieck, 2017.

3. Édith de la Héronnière, *Mais la mer dit non*, Isolato, 2011.

4. Édith de la Héronnière, *Promenade parmi les tons voisins*, Isolato, 2007.

5. Édith de la Héronnière, *Joë Bousquet, une vie à corps perdu*, Albin Michel, 2006.

Des écrivains et des poètes italiens sont présents dans l'un et l'autre ouvrage (dans *Du volcan au chaos* il y aura un beau portrait — comme une caresse — d'Amelia Rosselli) : Leonardo Sciascia, Lampedusa... « L'explicite dérange énormément. Lampedusa l'avait en horreur. Pour lui, seul l'implicite, le tacite, le sous-entendu, la pénombre, en somme, comptait et se comprenait à demi-mot, permettant une continuelle adaptation aux incertitudes et aux aléas du moment. À sa manière, la Sicile mène son éloge de l'ombre » (SVO). Difficile, me semble-t-il, de faire un portrait plus sensible et plus juste d'un pays. Il en va de même en ce qui concerne les jardins : « Les floraisons rayonnantes de santé prouvent qu'un certain laisser-faire est un élément indispensable à la création. L'"à quoi bon" fait des merveilles et rien n'est plus fécond que le désespoir. [...] Rien ne dure, c'est pour cela que les Siciliens vont au plus vite et au plus haut dans l'échelle du possible, en laissant toujours une marge à l'imprévu. [...] Cette perception aiguë de l'éphémère les a conduits à donner au monde des exemples remarquables d'énergie du désespoir. [...] Toute durée est une surprise, seule la mort est familière. Raison de plus pour que la vie explose en manifestations exubérantes. » Édith de la Héronnière a le sens (le don) de ces phrases soudain courtes où tout est dit d'une façon à la fois claire et lapidaire, c'est de l'ordre d'un courant d'air, mais qui a lieu dans l'esprit, ou c'est l'écriture qui l'amène et ce n'est pas sans fraîcheur ! « Rien n'est sûr » : l'admiration peut naître de la conscience de la précarité, d'un sentiment de fragilité. L'Etna ou un tremblement de terre peuvent tout détruire en quelques secondes et pour Édith de la Héronnière le baroque en témoigne à sa manière.

Dans le jardin de Donnafugata il existe un labyrinthe avec des murs de deux mètres de haut. Édith de la Héronnière s'y engage avec une amie : « Après une bonne demi-heure de parcours, lequel ramène plus d'une fois à l'endroit exact où l'on est passé dix minutes plus tôt, une certaine angoisse monte » (SVO). Finalement, l'amie lui fera la courte échelle pour voir par-dessus le mur afin d'en trouver la sortie qui en est aussi l'entrée. Elles auront triché. Il peut y avoir de la facétie et de l'humour chez Édith de la Héronnière, mais elle sait surtout faire le pas de côté, le gracieux pas de côté pour ne pas s'appesantir, ne pas rester enfermée : une légèreté, que l'on peut qualifier de spirituelle.

Mais la Sicile n'est-elle qu'extérieure ? N'y aurait-il pas aussi une Sicile intérieure ? « J'étais alors une femme en fuite, désireuse d'échapper à un malheur qui se profilait à l'horizon » (SVO). Il peut y avoir de l'aveu, chez Édith de la Héronnière, mais qui s'accompagne toujours de la discrétion, ou plutôt l'implique. « Certains moments de la vie reviennent nous hanter en maintes circonstances parce qu'ils en constituent la trame — ce réseau qui la

soutient, auquel retourne s'accrocher le fil du temps vécu » (VC). *Du volcan au chaos* est dédié « À Arturo Patten, *In memoriam* ». Mais je n'ai rien dit, hélas, de tout ce qui a trait aux regards : « En Sicile, une mer de regards m'attendait » (VC). Le photographe Arturo Patten<sup>6</sup> savait comme personne saisir les regards : des yeux grands ouverts, mais comme des puits sans fond. « C'est la magie de l'attention de faire venir au jour ce qui ne se voit pas, mais se dit de mille manières ; et ce qui ne se dit pas, mais désire si fort être reconnu, perçu malgré tout, le cri silencieux des êtres qui ne savent pas parler, qui parlent à côté, en dessous, en deçà, et, le plus souvent, si loin de là où ils souhaiteraient être vus et entendus » (VC). Je n'ai rien dit non plus de ce qui a trait à l'impossible chez Édith de la Héronnière (où Georges Bataille n'est peut-être pas très loin), ce fut sa thèse de doctorat sous la direction de Vladimir Jankélévitch. Je n'ai rien dit non plus de sa science de l'égarément : « Je joue ma sonate préférée : celle de l'égarément » (VC).

Les ouvrages d'Édith de la Héronnière se rapprochent d'un « ordre poétique », tel qu'elle le définissait dans *Promenade parmi les tons voisins*, d'abord en pensant à Jankélévitch — « L'ordre poétique permet, en effet, de s'approcher de ce qui ne peut être dit, frôler ce que l'on ne saurait toucher et le laisser intact » —, ensuite en pensant à Cristina Campo et à la notion de *sprezzatura* : « Suggérer sans entamer, désigner tout en se retirant du champ et, ce faisant, maintenir une aura de respect et de renoncement autour de ce qui tient le plus à cœur. » En l'occurrence, dans l'un et l'autre ouvrage, une Sicile *suggérée* avec amour, *frôlée* avec délicatesse : « Ce que nous cherchons ardemment finit toujours à l'état de vapeur. Le but d'une quête n'est sans doute pas de trouver le trésor, mais de voir peu à peu la nécessité de la quête s'évanouir » (VC).



*Le Sentiment des rues*<sup>7</sup> de Joël Cornuault s'ouvre sur une évocation des promenades rétrospectives (sur des lieux où l'on a vécu, par exemple) : « Pérégriner-penser-imaginer, c'est tout un. La rétrospection peut être productive. » L'un des effets de ce genre de promenade pourrait correspondre à cette neige qui tombe à l'intérieur des objets en verre dès qu'on les agite : « Nous recherchions les ambiances lointaines et la passerelle intangible qu'elles tendaient entre ce que nous fûmes un jour et ce que nous étions aujourd'hui. »

6. Arturo Patten, *Portraits-Ritratti*, Actes Sud, 1992.

7. Joël Cornuault, *Le Sentiment des rues*, Le Temps qu'il fait, 2017.

Ce que montre très bien Cornuault, c'est cette évolution lente mais inexorable qui s'est dessinée après la Seconde Guerre mondiale, et qui n'a eu de cesse de rendre de plus en plus désuet et sans valeur un passé pourtant pas si lointain. « Les familles de l'après-guerre étaient censées entrer de plain-pied dans une époque moderne, qui ne tolérait d'être vécue que dans un présent exclusif de consommation. [...] L'habitation d'hier, son inconfort, ses immobilités et l'"amour du sol" qu'elle supposait, devait cesser d'exister sur le champ [...], il fallait la rejeter dans l'oubli ». C'est autour des années soixante que tout se disloque : « Mes parents à la fin n'avaient plus d'amis ». Joël Cornuault, comme Édith de la Héronnière, se promène aussi dans la littérature, ainsi peuvent apparaître Huysmans, Hardellet, Léon-Paul Fargue... C'est sa curiosité sur ce qu'ont pu écrire les uns et les autres sur la ville (en l'occurrence Paris) qui nous fait encore mieux sentir tous les changements et l'inexorable transformation des rues et des quartiers au fil du temps.

Pour Joël Cornuault, qu'il marche dans la campagne ou dans une ville, ce n'est pas le but qui compte le plus, c'est le cheminement. Il l'exprimait très bien dans *Au col de la Chapelle*<sup>8</sup> : « je n'étais pas tout à fait non plus comme les marcheurs qui ont le fétichisme du but qu'ils se sont fixé. C'est ainsi qu'ils méprisent ou négligent tout ce qui en rapproche, mais n'est pas encore lui. » Sensible à tout ce qui relève d'un formatage, Cornuault n'est pas fait pour emprunter les parcours fléchés. Il tient à préserver sa liberté de promeneur. Réticent à tout conditionnement, il en donne encore un bel exemple dans *Le Sentiment des rues* : « les poteaux de but étaient constitués de nos cartables. Il s'agissait de notre version du football des rues et des cours d'école, bricolé et se passant bien des équipements sophistiqués que les syndicats et toutes les associations bien intentionnées se firent bientôt une profession de réclamer à cor et à cri. En demandions-nous autant ? Nous aimions inventer nos règles, nos arbitrages, tricher sans vraie méchanceté, fabriquer nos ballons nous-mêmes, simples pelotes de tissu — confectionnées par un grand, habile de ses mains —, loin du terrain réglementaire encadré par les éducateurs. » Ne le devine-t-on pas ? Toute entreprise de formatage peut détruire tout à la fois l'imagination et l'invention, et tout aussi bien le regard. Dans *Liberté belle*<sup>9</sup> (titre plutôt significatif !), Cornuault écrivait : « Mais sans contemplation, il n'est pas de beauté ; et sans un certain champ libre dans le plus vif de ses journées où l'on se sent quelque peu maître de soi, où l'on reprend la main — sans liberté concrète, aussi bien physique que mentale, il n'est pas de contemplation, de

vitalité ni de réflexion philosophique permises. » Si l'enfant ne philosophait pas, les sensations et les impressions le faisaient sans doute pour lui, ainsi que le regard, ou l'ouïe. Au point de se demander si cette phrase entendue chez les adultes (elle pourrait être un début de roman) ne pourrait pas être à l'origine du désir d'écrire : « Elle descend toujours à Exelmans. »

Avec Joël Cornuault, et qu'il évoque Élisée Reclus ou André Breton<sup>10</sup>, nous restons toujours au plus près du sensible et sans doute est-ce en grande partie ce qui fait le charme de ses ouvrages. Ainsi en va-t-il des amitiés de l'enfance ou de l'adolescence dans *Le Sentiment des rues* : « En outre, les sympathies humaines s'approfondissaient envers les uns, elles s'effiloçaient avec les autres. Qu'elles soient amenées, par la suite, dans un autre temps encore, à se réchauffer, à se distendre ou à se rompre, elles marquaient toujours de leur signe le sentiment que nous avions des rues et des lieux. [...] L'affectivité influençait la géographie objective, elle orientait nos pas ». Et c'est bien chez lui, je crois, dans *Liberté belle*, que nous trouvons une définition de cette écriture buissonnière qu'il pratique avec Édith de la Héronnière et quelques autres : « Les sujets de ces petits écrits m'arrivent pour la plupart sans crier gare. [...] Je ne les retiens pas tous ; j'opère un tri ; mais les idées naissent sans autre commanditaires que le contact d'un objet, le souvenir d'un timbre de voix, au tournant d'un paysage, en découvrant un courant d'idée ou une sensibilité. » Plus loin il était question de « minutes heureuses [...] mais dont personne ne peut prétendre étirer la durée ». Or, qui s'en souvient, ce sont ces minutes heureuses qui étaient évoquées dès la première phrase de *L'état de poésie*<sup>11</sup> de Georges Haldas : « Nous partirons une fois de plus de la formule inépuisable de Baudelaire, évoquant les *minutes heureuses* de notre vie. » Des minutes heureuses dans la Sicile à une pérégrination citadine peuplée de souvenirs, avec Édith de la Héronnière et avec Joël Cornuault qui, par ses poèmes<sup>12</sup>, sait aussi rafraîchir le surréalisme, nous sommes, effectivement, dans un ordre (ou un état) poétique.

Jacques LÈBRE

8. Joël Cornuault, *Au col de la Chapelle*, Isolato, 2015.

9. Joël Cornuault, *Liberté belle*, Isolato, 2015.

10. Élisée Reclus, *géographe et poète*, Fédérop, 2003 ; André Breton & Saint-Cirq-Lapopie, *Plein Chant*, 2005.

11. Georges Haldas, *L'état de poésie*, L'Âge d'Homme, 1977.

12. Joël Cornuault, *Ta langue de feuille*, Pierre Mainard, 2010 ; *Des frégates merveilleuses*, Le phare du cousseix, 2016.